

## **La der des ders**

Il était une fois un pauvre soldat qui marchait dans la boue, soulevant à chaque pas une motte de terre grasse. La guerre était finie ; il retournait chez lui, le fusil à l'épaule. Il n'avait jamais imaginé qu'un jour il reviendrait vivant. Il se mit à sourire de sa propre réflexion, car comment aurait-il pu rentrer chez lui s'il était mort à la guerre : s'il revenait, c'est qu'il était vivant, gros balourd ! Il allait son chemin, dans la désolation qui l'entourait, au milieu des arbres aux branches arrachées, coupées par la mitraille ou par les obus des ennemis aussi bien que des alliés. Il contournait les tranchées où s'amoncelaient les cadavres des nôtres et des ennemis, tous assassins ou victimes, les tripes en l'air et le visage tordu par l'agonie.

Il était seul dans cette dévastation qu'on devrait dénommer boucherie d'hommes.

Il tirait à chaque pas sur les bottes chargées de boue, qui l'enfonçaient dans la terre comme ses copains et les autres, dont les membres, la tête et le tronc vont être enterrés pêle-mêle quand

viendraient les fossoyeurs.

Il ne sait pas comment aller vers son village. Il trouvera des panneaux plus à l'arrière. Sa vie lui revient en mémoire et il se demande ce qu'est devenue sa fiancée. L'a-t-elle attendu ou s'est-elle mariée avec un autre garçon, un de ceux qui lui tournaient autour, démobilisés avant lui ou réformés.

Il voit au loin une silhouette couverte de haillons d'uniformes. Il en sort une main qui lui fait signe. Ce n'est donc pas un loup venu se repaître de la chair des soldats. Il s'approche et découvre un vieillard maigre aux yeux de fou sous ses manteaux d'officiers. Il le salue. Le vieux lui répond à peine et se contente de lui demander sans transition :

— As-tu du courage ?

— Bien sûr puisque, j'ai fait la guerre qui est maintenant finie, bien sûr puisque j'ai supporté la mort de mes amis !

Alors le vieillard lui dit :

— Veux-tu devenir roi ?

Jean, le soldat (car il s'appelle Jean, j'ai oublié de vous le dire), se dit que le vieil homme divague, il doit lui rester quelque éclat d'obus ou de bombe dans le cerveau. Il s'apprête à lui tourner le dos et à passer son chemin quand le vieux lui dit :

— Si tu étais roi, il n'y aurait plus de guerre. Jean s'arrête, le regarde et cette fois lui répond.

— Il n'a pas besoin d'être roi pour cela, on vient de finir la dernière, c'était la der des ders d'après ce qu'on nous a dit à tous dans tous les pays, à tous ceux qui lui ont sacrifié leurs projets. Presque tous mes amis sont morts pour la der des ders...

Mais le vieux réfute la naïveté de Jean :

— Ne les crois pas. Ils disent ça à chaque guerre. Ils recommenceront si tu ne te fais pas roi pour empêcher qu'on déclare la prochaine. Pour cela tu dois aller de l'avant jusqu'à la capitale.

— Et qu'est-ce que j'y ferai, à la capitale ?

— Il te faudra tuer tous les gens qui portent sur eux une vermine invisible qui les pique et leur instille la maladie contagieuse qu'est la guerre. Ce n'est pas difficile de les reconnaître : ils portent tous un chapeau melon sur la tête et une grosse

montre dans le gousset, au bout d'une chaîne. Leur maladie n'a pas de traitement : il faut les tuer !

Jean était abasourdi : tuer, encore tuer et cette fois-ci des gens dont il respectait les beaux discours au point d'obéir, d'aller à la guerre, charmé par les belles paroles et enflammé par les chants patriotiques. Non, il ne pouvait vraiment pas revoir des blessures, des cris de douleur, des cadavres. Et puis, il ne pouvait pas encore tuer une fois la paix enfin revenue...

Mais le vieux n'en démordait pas :

— Veux-tu que tes enfants aillent eux aussi à la guerre qu'on prétendra encore une fois indispensable pour qu'elle soit la dernière ?

Jean esquiva cet argument :

— Non, ils n'oseront pas recommencer une fois qu'ils auront compté combien la guerre a fait de morts ! Inutile qu'à mon tour j'ajoute les porte goussets à l'hécatombe ! Mais puisque tu le dis, brave vieillard, je veux bien te croire.

Jean vit alors le vieux se lever et sa voix devint grosse, profonde, quand il se mit à crier à faire

trembler la terre :

— Tu es le dixième à qui je prédis qu'il y aura une prochaine der des ders. Sois le premier à me croire, va donc accomplir mon ordre. Sinon, je vais me fâcher et t'écrabouiller comme les autres ! dit-il en levant au-dessus de Jean son poing gros comme un cheval.

Notre pauvre soldat dut promettre qu'il se ferait roi pour empêcher une prochaine guerre. Mais il ne savait pas comment faire et il posa la question. Le vieil homme lui donna un bâton :

— Dès que tu toucheras quelqu'un avec ce bâton, il disparaîtra instantanément, sans laisser de traces. Mais ne lâche pas le bâton ; il disparaîtrait et tu ne le retrouverais pas. Pour commencer, ce bâton te mènera à la capitale.

Le soldat prit le bâton et laissa au vieux son fusil. Le bâton s'éleva dans l'air vers la capitale, avec Jean accroché à un bout. Il le fit voler plus vite qu'un cheval. Ses godillots ne touchaient plus la boue. Il atteignit la grande ville en moins d'une heure et se posa sur l'avenue principale.

Elle était fréquentée par des gens bien vêtus. Il

demanda l'heure à un homme respectable portant un chapeau melon. Celui-ci sortit du gousset de son gilet une montre au bout d'une chaîne et lui dit l'heure. Il lui conseilla d'aller se vêtir en civil et mettre des vêtements propres, maintenant que la der des ders était terminée.

Jean le remercia et lui tendit le bâton par le bout qu'il avait en main pour ne pas salir le bourgeois. Celui-ci s'en saisit et disparut aussitôt comme le vieillard l'avait prédit. La femme qui l'accompagnait se volatilisa, elle aussi. Jean renouvela le miracle dans l'avenue principale de la capitale autant de fois qu'il croisait des gens bien vêtus, portant chapeau melon. Tous disparurent en même temps que la femme qu'ils avaient à leur bras. Jean commençait à s'amuser.

Il atteignit un grand théâtre où étaient rassemblés des gens qui écoutaient le discours du Président de la république monté sur une estrade. Jean alla vers le Président qui se félicitait d'en avoir fini avec la der des ders. Des gardes voulurent l'arrêter, mais ils eurent droit au bâton de Jean. Leur disparition ouvrit à Jean le passage jusqu'au Président. Jean le fit disparaître à son tour au moment où il formulait une promesse de paix

éternelle. L'audience se trouva abasourdie et devint silencieuse, médusée par ce qu'elle avait vu. Jean prit le micro qui était libre et dit ce qui lui tenait le plus à cœur :

— Est-ce que Blandine Rapin est parmi vous ? Du fond de la salle, une voix s'éleva :

— Jean, tu es revenu ! Quelle joie ! Je suis là ! Jean courut à travers la foule pour rejoindre son aimée.

Il avait laissé tomber le bâton sur la scène. Il ne le retrouva jamais.

Il eut des enfants avec Blandine sans être devenu roi, et on parla beaucoup plus tard de la prochaine der des ders.